

La dynamique diglossique à Bujumbura: analyse de quelques représentations

Diglossic dynamics in Bujumbura: analysis of some representations

Constantin Ntiranyibagira*
constantin.ntiranyibagira@ub.edu.bi
Université du Burundi

RÉSUMÉ: L'appréhension de la dynamique diglossique à Bujumbura à travers les représentations linguistiques s'est basée sur une analyse qualitative des données, recueillies grâce à une enquête de terrain qui a concerné 400 locuteurs répartis dans les trois communes de cette ville (Ntahangwa, Mukaza, Muha). Il a été constaté que malgré l'image de «moins utiles» qu'inspirent encore le kirundi et le kiswahili, ces langues commencent timidement à bousculer le français dans certains secteurs socioprofessionnels naturellement réservés aux variétés hautes. Depuis l'adoption en 2006 par le Burundi d'une politique de promotion du kirundi, du kiswahili et de l'anglais, la prépondérance du français est relativement mise à mal au profit de ces trois langues. Cependant, l'anglais, tout en étant érigé en langue officielle, est encore plus une langue que beaucoup de Burundais aimeraient apprendre qu'effectivement perceptible sur le marché linguistique.

MOTS-CLÉS: Diglossie. Représentations. Bujumbura.

ABSTRACT: The assessment of diglossic dynamics in Bujumbura through linguistic representations was based on a qualitative analysis of the data, collected thanks to a field survey which targeted 400 speakers distributed in the three communes of the city (Ntahangwa, Mukaza, Muha). Results revealed that despite the image of "less useful" that Kirundi and Kiswahili still inspire, these languages are slowly shaking the French language status in some socio-professional sectors originally reserved for high language varieties. Since Burundi adopted a language policy which promotes Kirundi, Kiswahili and English in 2006, French has been relatively undermined in favor of these three languages. However, English, while being an official language, is more a language that many Burundians would like to learn than it is really used.

KEYWORDS: Diglossia. Representations. Bujumbura.

* Docteur en Sciences du Langage et chargé de cours à l'Université du Burundi - Institut de Pédagogie Appliquée/Département de Kirundi-Kiswahili

Introduction

En sociolinguistique, on appelle « représentations » les opinions des locuteurs sur leurs langues et/ou sur celles des autres (CANUT, 1998). De ces opinions découlent les images ou croyances que les locuteurs ont sur les langues.

Ces croyances peuvent, en contexte monolingue, porter sur des registres, des accents, des variations dialectales. En contexte plurilingue, elles portent sur l'idée qu'on a des langues des autres ou de sa propre langue (BOYER, 2004).

Les représentations linguistiques influent largement sur la manière dont on pratique une langue. Les pratiques langagières jouent un rôle complexe : elles révèlent des espaces en tension (au sens quasi photographique du terme) en même temps qu'elles les construisent, du fait que les acteurs sociaux qui y évoluent les nomment, les définissent, les explicitent et les négocient (BERTHOUD ; BURGER, 2014, p. 7).

Au Burundi en général et à Bujumbura en particulier, le paysage sociolinguistique comporte quatre langues principales à statut inégal (le kirundi, le français, le kiswahili, et l'anglais). En plus de ces quatre langues, d'autres sont parlées au sein de petites communautés d'immigrés. L'adhésion du pays aux organisations régionales et internationales a posé des défis linguistiques qu'il fallait affronter de manière permanente selon les priorités politiques, économiques ou juridiques (HABONIMANA ; MAZUNYA, 2010).

La politique linguistique du pays a largement été influencée par son adhésion à l'Organisation Internationale de la Francophonie (1970) et à la Communauté Est-Africaine (2007). La période d'intégration à ces deux organisations, dont les langues de travail sont respectivement le français et l'anglais, explique pourquoi le kirundi¹ et le français ont longtemps été les seules langues officielles (de 1962, date de l'indépendance à 2014). Le kiswahili, malgré son introduction précoce au Burundi (1897), a toujours été considéré comme une langue de seconde zone qui ne méritait aucun statut (FREY, 1995). Avec la promulgation en 2014 de la loi portant statut des langues², l'anglais est devenu la troisième langue officielle en plus du kirundi et du français, et le kiswahili a été érigé en langue de communication régionale. Dans l'enseignement, ladite loi stipule que le kirundi, le français, et l'anglais sont des

¹ Langue à la fois nationale, officielle, et maternelle pour la grande majorité de Burundais.

² Loi N°1/31 du 03 novembre 2014.

langues enseignées pour enseigner, tandis que le kiswahili est uniquement une langue enseignée. Mais, l'évolution du statut socioprofessionnel des langues à Bujumbura (capitale du Burundi) est-elle le reflet des représentations que les locuteurs leur attribuent ?

Dans cet article, nous analysons, grâce à la méthode qualitative, les représentations des locuteurs pour tenter d'étudier leur éventuelle corrélation avec le dynamisme diglossique qu'on observe dans cette ville depuis une dizaine d'années.

1 Le contexte sociolinguistique du Burundi

Cette section nous permet de décrire la situation linguistique du Burundi avant, pendant, et après la colonisation ; les raisons de la faible diffusion du kiswahili et du français pendant la colonisation ; et le rapport entre le kiswahili et l'urbanisation.

1.1 La situation linguistique du Burundi avant, pendant, et après la colonisation

Le Burundi précolonial se caractérisait par un unilinguisme presque parfait. A cette époque, le kirundi constituait la seule langue parlée sur toute l'étendue du pays (VERDOOT, 1971, p. 4). Le kiswahili est parlé au Burundi depuis 1897 avec l'arrivée des ouvriers kiswahiliphones en provenance de la Tanzanie. Quant au français, il a été introduit au Burundi en 1916 par les Belges. L'anglais, quant à lui, n'a intégré le paysage linguistique du pays qu'avec l'indépendance en 1962. Pendant la colonisation allemande (1890-1916) et belge (1916-1962) le kirundi et le kiswahili furent mis en avant dans les rapports entre colonisateurs et colonisés (NDIMURUKUNDO-KURURU, 2004, p. 2).

Selon Ndimurukundo-Kururu, les Allemands forçaient la population à apprendre le kiswahili et à l'utiliser dans la vie courante. Aussi, les écoles de l'époque privilégiaient cette langue. L'Allemagne voulait en plus faire du kiswahili une langue d'unification des peuples burundais, rwandais et tanzaniens. Sous la colonisation belge, le kirundi a été considéré comme langue indigène, tandis que le français devenait langue nationale. Tout en introduisant le français dans

l'administration, les Belges ont renforcé l'usage du kiswahili dans leurs contacts avec la population autochtone en se servant d'intermédiaires Burundais et Congolais.

Depuis 1932, l'administration coloniale belge a obligé les agents et administrateurs coloniaux à parler la langue indigène, à savoir le kirundi, en lieu et place du kiswahili. Ces autorités devaient désormais se soumettre à une session d'examen du kirundi. Ainsi, la connaissance de la langue indigène conditionnait toute promotion hiérarchique du personnel colonial.

Le kirundi fut donc institué langue de communication avec la population, tandis que le français et le néerlandais demeuraient langues de l'administration. En 1958, le kirundi fut introduit comme langue obligatoire en deuxième position après le français ou le flamand selon le principe fondateur de la création de l'union belgo-congolaise dont faisaient partie le Burundi et le Rwanda.

Avec l'accession à l'indépendance, le kirundi a acquis le statut de langue nationale en plus de celui de langue officielle qu'il a longtemps partagé avec le français avant que l'anglais ne soit ajouté à la liste, comme le stipule la loi portant statut des langues au Burundi de 2014. Avec cette même loi, le kiswahili est devenu la langue de communication régionale de la Communauté Est-Africaine. Cependant, le français conserve toujours un certain prestige, étant donné que c'est la première langue de promotion sociale (NTAHONKIRIYE, 2012). Pour Ndimurukundo-Kururu (2004, p. 3), le kirundi a toutefois connu une utilisation accrue juste après l'indépendance avec le processus de « réhabilitation de l'identité nationale » dans les domaines éducatif, religieux, social, culturel, économique, et politique.

1.2 Les raisons de la faible diffusion du kiswahili et du français pendant la colonisation

Pendant la colonisation, les efforts pour implanter le kiswahili et le français au Burundi n'ont pas eu de succès espéré pour des raisons diverses. Trois principaux motifs peuvent expliquer le refus des Burundais d'adopter le kiswahili (NDIMURUKUNDO, 2004). Avant tout, les indigènes voulaient garder leur propre langue qui servait à raffermir leur identité (car parlée par tous les Burundais). L'autre raison de la faible expansion du kiswahili est d'ordre religieux. En effet, les missionnaires chrétiens craignaient que l'expansion du kiswahili ne favorise le

développement de la religion musulmane dans le pays, puisque les premiers étrangers locuteurs du kiswahili à s'établir au Burundi étaient tous de confession musulmane.

Quant au français, la colonisation tardive du Burundi par les Belges, et leur politique éducative ont été à l'origine de son expansion limitée (KADLEC, 2010, p. 188). Kadlec fait remarquer, qu'en plus, la marge de manœuvre des Belges n'était pas large. La Société des Nations et, par après, l'Organisation des Nations Unies exigeaient que la Belgique rende des comptes sur son administration du Burundi.

Les Belges avaient donc peur de perdre les nouvelles colonies africaines (le Rwanda et le Burundi), et préféraient s'occuper plus du Congo (leur colonie traditionnelle). Dans les nouveaux territoires sous leur contrôle, ils privilégiaient surtout des avantages et des profits immédiats. C'est ainsi que le Burundi et le Rwanda sont devenus des colonies d'exploitation et non de peuplement. Pour pouvoir pratiquer cette politique, les Belges (tout comme les Allemands), ont adopté l'administration indirecte, et accordé une place importante aux langues locales.

Sur le plan éducatif, la faible expansion du français est aussi liée à la politique d'enseignement que les Belges ont appliquée. Dans ce domaine, ce sont les missionnaires qui prenaient l'initiative des programmes et langues à enseigner. Etant donné que ces religieux étaient composés de francophones et néerlandophones, et que la position du français et du néerlandais en Belgique à l'époque de la colonisation n'était pas équitable, cela s'est aussi répercuté sur l'emploi de ces deux langues dans les colonies (KADLEC, 2010). Jusqu'en 1930, la plupart des missionnaires affectés au Burundi étaient néerlandophones tandis que leurs supérieurs étaient plutôt francophones. L'objectif principal de ces missionnaires, qui avaient le monopole de l'enseignement, était l'évangélisation des autochtones et non la diffusion de la langue du colonisateur. L'Etat belge n'a décidé de s'impliquer directement dans l'éducation des indigènes que dans les années 1950, période à laquelle le français a commencé à prendre une ascendance sur les autres langues dans l'enseignement.

1.3 Les pôles de pratique et les axes de diffusion du kiswahili

Au Burundi, parler le kiswahili est avant tout une affaire des citadins (CAZENAVE-PIARROT, 2012). Les principaux pôles de pratiques sont Bujumbura la

capitale, Rumonge, et Nyanza au sud du pays. Cette langue se diffuse à partir de points précis, toujours en ville, le plus souvent proches du marché et des rues commerçantes (RICARD, 2009).

Dès 1897, des ouvriers viennent d'Ujiji, localité tanzanienne située au bord du lac Tanganyika, pour la construction de Bujumbura : on les appelle des Swahili. Ils se regroupent entre le lac et l'actuel quartier asiatique (partie ouest de Bujumbura), ainsi nommé avec l'arrivée de commerçants hindous et arabes.

En 1938, l'administration coloniale belge lotit le « village swahili » (qui s'appellera Buyenzi), un centre extra-coutumier, qui, dans un premier temps, va regrouper les Swahili de religion musulmane, ce qui donne à ce quartier majoritairement kiswahiliphone son unité religieuse (NDAYIRUKIYE, 2011, p. 1).

Pour Ndayirukiye, la première urbanisation indigène du Burundi est donc liée aux musulmans kiswahiliphones. A partir de 1941, les Belges ont procédé à extension de la ville vers l'est avec la création du « camp belge A », devenu Bwiza. Seront ensuite lotis Ngagara et Kamenge, autres « camps belges », chacun doté d'un numéro. D'après Cazenave-Piarrot, Gitega (deuxième ville après Bujumbura située au centre du pays), créée en 1912 par les Allemands (résidence allemande, puis chef-lieu du Burundi sous mandat belge jusqu'en 1962) a également connu une influence des Swahili. On trouve, à l'ouest du marché central, un « quartier swahili » à dominante musulmane avec une architecture très particulière que l'on pourrait appeler swahili. A Gitega (une ville du centre du pays), on retrouve des traits constants dans tous les quartiers swahili des autres centres urbains au Burundi : proximité d'un marché, résidences généralement pauvres, petits commerces traditionnels, bazars, jardins comportant des arbres fruitiers (manguiers et palmiers, avocatiers, et papayers à l'intérieur), densification de l'habitat, mosquées, écoles coraniques. En plus de Bujumbura, les autres localités qui comportent des îlots kiswahiliphones sont notamment Ngozi (centre du pays), Rumonge, Nyanza, Makamba, Mabanda (sud du pays), et le Moso (partie est du pays).

Historiquement, le premier axe de diffusion du kiswahili fut le lac Tanganyika, au départ d'Ujiji puis de Kigoma en Tanzanie. Actuellement, les routes ont pris le relais par l'intermédiaire des camionneurs kiswahiliphones qui assurent les trafics (CAZENAVE-PIARROT, 2012, p. 3). Cet auteur constate que les routes du kiswahili sont aussi celles du carburant, du café, du sucre, et d'autres biens de consommation.

Il s'agit de la Route Nationale 6 (vers Ngozi et Bujumbura) et de la Route Nationale 12 (vers Gitega et ses dépôts de carburants).

Ces deux routes permettent de rejoindre les villes Tanzaniennes de Dar-Es-Salaam, Morogoro, Dodoma, Tabora et Nyakasanza. Plus au nord, la Route Nationale 1 permet de joindre Mombasa par Nairobi (Kenya), Kampala, le nord du lac Victoria (Ouganda), Kigali et Butare (Rwanda).

Il faut ajouter les lignes aériennes de la compagnie Kenya Airways (Nairobi-Bujumbura-Kigali), dans les avions de laquelle la signalétique est en kiswahili, et les annonces faites à la fois en anglais et en kiswahili.

2 L'enquête de terrain

Lors du recueil des points de vue des locuteurs sur les langues (réalisé courant janvier 2019), nous avons recouru à l'entretien individuel dirigé (ou interview structurée) en kirundi. Ce genre d'entretien consiste en une sorte de questionnaire présenté oralement (N'DA, 2015, p. 144). Il a été proposé aux enquêtés un ensemble de trente (30) thèmes sur lesquels ils se sont prononcés. L'échantillon est constitué de 400 enquêtés aux caractéristiques suivantes :

Sexe : Hommes (220 individus), Femmes (180 individus).

Age : 15-35 ans (198 individus), 36-60 ans (170 individus), 61 ans et plus (32 individus).

Lieu de résidence :

- En commune Ntakangwa (168 individus) : Zone Buterere (35 individus), Zone Cibitoke (29 individus), Zone Gihosha (19 individus), Zone Kamenge (32 individus), Zone Kinama (23 individus), Zone Ngagara (30 individus).
- En commune de Muha (108 individus) : Zone Kanyosha (38 individus), Zone Kinindo (25 individus), Zone Musaga (45 individus).
- En commune de Mukaza (124 individus) : Zone Buyenzi (40 individus), Zone Bwiza (35 individus), Zone Nyakabiga (22 individus), Zone Rohero (27 individus).

Niveau d'études : «non scolarisé-primaire» (224 individus), «secondaire-universitaire» (140 individus), «postuniversitaire» (36 individus).

Après le dépouillement des données sur les représentations des locuteurs envers différentes langues, il a pu être observé que certains thèmes rencontrent une convergence d'opinions, quelle que soit la variable prise en compte. A titre illustratif, la grande majorité des enquêtés soutient que le kirundi et le kiswahili sont des langues identitaires.

Une convergence d'opinions s'observe aussi en faveur du français et de l'anglais quand il s'agit de choisir la/les langue(s) permettant d'avoir ou d'espérer une bonne situation socioprofessionnelle. Le tableau ci-dessous indique la position hiérarchique des langues selon les thèmes et les opinions des locuteurs interrogés.

Thèmes	Position hiérarchique des langues
Langue utile	français, anglais, kirundi, kiswahili
Langue poétique	français, anglais, kirundi, kiswahili
Belle langue	français, anglais, kirundi, kiswahili
Langue dont on est fier	français/kirundi, anglais, kiswahili
Langue qu'on aime	français/kirundi, anglais, kiswahili
Langue qu'on choisirait en cas de monolinguisme	kirundi, français, anglais, kiswahili
Langue facile à apprendre	kirundi, kiswahili, français, anglais
Langue riche	français, anglais, kirundi, kiswahili
Langue des élites	français, anglais
Langue dont les locuteurs sont « sous-informés »	kiswahili, kirundi
Langue dont les locuteurs sont issus des milieux favorisés	anglais, français
Langue dont les locuteurs sont issus des milieux pauvres	kiswahili
Langue identitaire	kirundi, kiswahili
Langue dont les locuteurs sont assimilés aux « voyous »	kiswahili

Langue dont les locuteurs sont assimilés aux « prostituées »	kiswahili
Langue maternelle la plus parlée	kirundi
Langue qu'on est obligé de connaître si on vit au Burundi	kirundi
Langue utilisée dans l'administration	français, kirundi
Langue dont la connaissance suffit pour communiquer partout au Burundi	kirundi
Langue véhiculaire	français/anglais, kiswahili, kirundi
Langue à éviter en présence d'un étranger	kirundi, kiswahili
Langue dont les locuteurs peuvent avoir un bon emploi	français/anglais
Langue dont les locuteurs peuvent être promus	français/anglais
Langue utilisée en sciences et technologies	français/anglais
Langue utilisée dans l'enseignement	français/kirundi/anglais, kiswahili
Langue utilisée dans la presse orale et écrite	français/kirundi/anglais/kiswahili
Langue utilisée en littérature orale et écrite	français/kirundi/anglais, kiswahili
Langue utilisée comme langue officielle	français/kirundi, anglais
Langue utilisée dans les débats parlementaires	français/kirundi
Langue transmise de génération en génération	kirundi, kiswahili

3 Implications sociolinguistiques des représentations envers les principales langues à Bujumbura

Les résultats de notre enquête montrent que les représentations linguistiques des locuteurs sont directement liées au statut des langues. A Bujumbura, ces représentations débouchent entre autres sur une insécurité linguistique aux élans socio-historiques, une diglossie dynamique, et une fonction identitaire de certaines

langues. Pour mieux comprendre les conséquences sociolinguistiques des images qu'ont les locuteurs de Bujumbura sur les langues, nous les comparons aux normes subjectives du modèle d'*imaginaire linguistique* de Houdebine (1983).

Ce modèle part du principe que la norme est le résultat de plusieurs facteurs qui s'enchevêtrent. Il s'agit des facteurs objectifs (normes objectives), mais aussi des attitudes linguistiques des locuteurs (normes subjectives), lesquelles dépendent d'un ensemble de facteurs d'ordre psycho-sociolinguistique.

Selon Houdebine, les *normes subjectives*, qui nous intéressent particulièrement, correspondent à l'imaginaire linguistique des locuteurs qui rend compte du rapport des représentations des sujets parlant à la langue. Ces normes subjectives sont *évaluatives, fictives, prescriptives, communicationnelles, et identitaires*. Les *normes évaluatives* correspondent à la conscience que les locuteurs ont d'un fait de langue dans leurs propres usages ou ceux des autres, que cette conscience soit fondée ou non. Les *normes fictives*, elles, sont les attitudes qui s'appuient sur des jugements d'ordre esthétique, affectif ou historique. Quant aux *normes prescriptives*, ce sont celles institutionnalisées, entérinées et véhiculées par les ouvrages de référence (dictionnaires et grammaires), par l'école ou par les académies de la langue. Et, les *normes communicationnelles* reposent sur la prise en compte du destinataire dans les échanges. Pour les *normes identitaires*, elles permettent de rendre compte du rôle que la langue joue dans la construction de l'identité culturelle d'une communauté.

3.1 Une insécurité linguistique aux élans socio-historiques

Bon nombre d'avis des enquêtés sur les langues, qu'ils parlent ou pas, sont révélateurs d'un sentiment d'insécurité linguistique profond vécu par les locuteurs du kirundi et du kiswahili. Comparativement au français et à l'anglais, la tendance générale montre que ces langues sont moins utilisées dans les activités institutionnelles publiques et privées. Elles sont aussi considérées comme étant moins utiles, moins poétiques, moins belles, moins riches, mais plus faciles à apprendre. Par rapport à la caractérisation des locuteurs, les kirundiphones et les kiswahiliphones ne sont pas non plus bien notés. Les locuteurs de ces langues sont par exemple considérés comme « sous-informés ». Le kiswahili concentre, en plus, des opinions caricaturales et péjoratives (langue des « voyous » et/ou des

« prostituées », dont les locuteurs sont issus des milieux pauvres, et dont on n'est pas fier).

Les opinions les plus valorisantes sont réservées au français et à l'anglais (langues des milieux favorisés, qui permettent d'être informés, dont les locuteurs sont instruits et peuvent avoir un bon emploi, et/ou être promus). Cette prise de position peut notamment être interprétée comme un regret de la part de certains locuteurs de ne pas pouvoir se servir des langues socialement prestigieuses.

Ainsi, certaines opinions cachent mal la situation d'insécurité interlinguistique par rapport au français et à l'anglais que vivent certains kirundiphones et kiswahiliphones. Nous postulons que l'une des raisons de l'apparente position d'« infériorité » du kirundi et du kiswahili serait le résultat des facteurs socio-historiques. En effet, l'évolution socio-historique du Burundi en matière de langues ne plaide pas en faveur de ces deux langues. Tout en étant largement attachés au kirundi et au kiswahili, les locuteurs de ces langues en ont gardé des images moins positives héritées de la colonisation. Sous l'occupation coloniale, le kirundi était relégué au second plan, bon pour les « sauvages arriérés », et renvoyant à l'obscurantisme (LAROQUE, 2011). Quant au kiswahili, il a pendant longtemps été vu comme une langue qui plaçait le locuteur hors de la norme burundaise (une langue des marginaux) ; et ce rejet persiste malgré le contexte actuel qui est favorable à l'émergence de cette langue (CAZENAVE-PIARROT, 2012, p. 4).

Nous estimons donc que l'insécurité linguistique dont font preuve certains kirundiphones et kiswahiliphones par rapport au français et à l'anglais est une conséquence immédiate de ce dénigrement aux origines socio-historiques. L'insécurité en question s'accompagne des normes *évaluatives* et *fictives* qui conditionnent les considérations des usagers. Les discours négatifs qui en résultent sont tellement banalisés et partagés, faisant que le kirundi et le kiswahili sont (généralement) négativement appréciés, et sous-estimés.

3.2 Une situation diglossique dynamique

Certains discours des informateurs laissent entrevoir l'existence d'une relation diglossique entre les langues parlées à Bujumbura. Cependant, la forme diglossique consensuelle serait la mieux représentative de l'actuel contexte sociolinguistique de cette ville. Les principales langues (le kirundi, le français, le kiswahili, et l'anglais)

évoluent dans un environnement linguistiquement hétérogène où chacune d'elles remplit plus ou moins des fonctions spécifiques.

Les locuteurs sont en effet conscients de la domination du français dans beaucoup de secteurs, et ils semblent s'en accommoder. Dans l'ensemble, le kirundi est la langue la plus parlée, et il est utilisé dans certains domaines comme l'administration, l'enseignement, la presse, la littérature, et au Parlement.

Cela étant, une petite proportion d'interrogés pense qu'on n'est pas obligé de connaître cette langue si on vit au Burundi. Aussi, la plupart des enquêtés soutiennent que le kirundi n'est pas employé en sciences et technologies, en plus d'être dépourvu de tout caractère véhiculaire (à éviter en présence d'un étranger). Mais, les enquêtés affirment cependant qu'il suffit de connaître cette langue pour pouvoir communiquer partout au Burundi. Le kiswahili, quant à lui, ne concentre pas non plus beaucoup de jugements positifs. Les représentations négatives à l'égard du kirundi et du kiswahili devraient normalement profiter au français et à l'anglais. Cependant, les propos négatifs sur ces deux premières langues peuvent cacher un élément important révélateur du relatif regain d'intérêt à leur égard. Ces langues sont en effet aussi utilisées dans certains domaines plus ou moins élitistes.

Le tableau ci-dessous compare les résultats de notre recherche³ avec les circonstances d'utilisation des variétés Haute (H) et Basse (B), telles qu'identifiées par Calvet (1987, p. 44) :

Situations	Variétés hautes	Variétés basses
Sermons, culte	français	kirundi/kiswahili
Ordres aux ouvriers, serviteurs		kirundi/kiswahili
Lettres personnelles	français	kirundi/kiswahili
Discours politiques, assemblées	français	kirundi
Cours universitaires	français/anglais	kirundi/kiswahili
Cours privés	français/anglais	kirundi/kiswahili
Informations sur les médias	français/anglais	kirundi/kiswahili
Feuilletons	français/anglais	kirundi/kiswahili
Textes des dessins humoristiques	français/anglais	kirundi/kiswahili

³ Les colonnes où les vocables 'kirundi' et 'kiswahili' sont marqués en gras indiquent les domaines où ces langues ne devraient pas être utilisées en cas de diglossie absolue.

Poésie (orale et écrite)	français/anglais	kirundi/kiswahili
Littérature (orale et écrite)	français/anglais	kirundi/kiswahili

Comme l'indique ce tableau, il devient de plus en plus difficile d'établir une limite nette entre les fonctions des variétés hautes (français, anglais) et celles des variétés basses (surtout le kirundi).

En dehors des fonctions réservées aux variétés basses, le kirundi et le kiswahili sont aussi utilisés dans quelques domaines qui devraient leur être « interdits » en situation diglossique parfaite (sermons/cultes, discours politiques/assemblées, cours universitaires, informations sur les médias, poésie, littérature).

Aussi, le français et/ou l'anglais remplissent quelques fonctions dévouées aux variétés basses (lettres personnelles, cours privés, feuilletons, textes des dessins humoristiques). En réalité, le « status » du kirundi et du kiswahili rencontre petit à petit l'« habitus » des locuteurs (loi portant statut des langues de 2014 et les habitudes langagières actuelles des locuteurs). Ces langues ne sont donc plus absentes des domaines normalement desservis par les variétés (H). Elles continuent ainsi de gagner du terrain, malgré leur faible niveau véhiculaire, et leur caractère non prestigieux. L'environnement sociolinguistique de Bujumbura se trouve donc dans une phase transitionnelle.

Cela rend anachronique le discours des locuteurs les plus sceptiques qui craindraient une éventuelle substitution du kirundi, étant donné que ce dernier est désormais en pleine normalisation⁴. Notre propos se fonde sur le fait que, tout en n'étant pas encore aussi socialement prestigieux que le français et l'anglais, cette langue ne cesse de conquérir des sphères naturellement bannies aux variétés (B). Le mouvement amorcé par le kirundi et le kiswahili démontre que l'opposition fergusonienne *haut/bas* n'est pas immuable.

3.3 La fonction identitaire de certaines langues

⁴ En sociolinguistique, la *normalisation* d'une langue majoritaire dominée est le processus qui consiste à s'émanciper au détriment de la langue minoritaire dominante, tandis que la *substitution* est la disparition de la langue dominée accompagnée de l'adoption de la langue dominante (KREMNITZ, 1981, p. 65-66).

Les précédentes analyses indiquent que les kirundiphones et les kiswahiliphones vivent une insécurité linguistique difficilement dissimulée. Ces langues sont (encore) moins prestigieuses, puisqu'étant « moins inutiles », et moins véhiculaires. En plus, elles ne permettent pas d'avoir un bon emploi, ne garantissent aucune promotion socioprofessionnelle, etc. Ce constat contraste cependant avec certains sentiments de nos informateurs à l'égard de ces langues.

Les enquêtés locuteurs de ces langues sont pour la plupart attachés à ce qu'ils considèrent comme étant « leur langue » (langue aimée, transmise de génération en génération, dont on est fier, et qu'on choisirait en cas de monolinguisme). Mais, d'où vient cet attachement à des langues tellement « moins prestigieuses » ?

La réponse à cette question pourrait se trouver dans la fierté identitaire que ressentent les locuteurs. La fonction identitaire semble faire partie des plus importantes que remplissent le kirundi et le kiswahili⁵. Cette fonction se décline dans le rapport entre les locuteurs et leur langue, lequel oriente l'activité cognitive, la dimension affective, et tout ce qui est socialement partagé (MEJRI, 2001, p. 72).

Sur le plan cognitif, Mejri voit dans la langue le pouvoir de donner la forme aux contenus. Chaque langue a ses propres catégories, ses parties du discours, et d'autres faits de conceptualisation. Ce type de découpage, constate Mejri, constitue les formes dans lesquelles se construit et s'exprime la pensée.

Une langue ne peut donc pas être appréhendée indépendamment du patrimoine philosophique, idéologique ou esthétique qu'elle véhicule d'une manière ou d'une autre. Selon Martin (1987), apprendre une langue, c'est aussi s'imprégner de sa littérature et des œuvres maîtresses qui l'ont fixée à travers l'histoire. C'est aussi faire siennes toutes les croyances qu'elle comporte. La dimension affective est liée aux sentiments, aux désirs, et aux répulsions. Cette dimension se remarque dans l'usage d'expressions, d'interjections et toutes sortes d'intonations pour communiquer affectivement. On y traduit ses rêves, ses espoirs, ses déceptions, ses douleurs, et ses peines (MEJRI, 2001, p. 73). L'étranger c'est d'abord celui qui ne partage pas sa langue, celle dans laquelle on communique et qui donne droit de cité parmi les autres. La langue est aussi un outil qui peut être à l'origine de l'exclusion et du rejet par ceux qui ne s'y reconnaissent pas. Elle est un élément essentiel dans la

⁵ A l'origine, le kiswahili est considéré comme une langue du commerce, liée à la religion musulmane (CAZENAVE-PIARROT, 2012).

définition du concept de la nation. La langue est aussi un lien véhiculant tout ce qui est socialement partagé, c'est-à-dire la culture.

A Bujumbura, la plupart de locuteurs du kirundi et du kiswahili partagent les mêmes valeurs et connaissances, et font montre d'un attachement linguistique indéfectible.

Par cet attachement, les locuteurs (surtout natifs) voudraient donc assurer l'avenir des langues héritées des parents, et qui expriment le mieux leur identité. En d'autres termes, par la transmission du kirundi et du kiswahili, les locuteurs natifs seraient conscients de faire perdurer les langues qui portent à la fois leur être et leur âme.

Conclusion

A Bujumbura, il existe un certain écart entre les opinions des enquêtés et les pratiques langagières. En effet, selon les propos de ces derniers, le kirundi et le kiswahili sont les langues les moins prestigieuses, les moins enviées, et les moins privilégiées au profit du français et de l'anglais. Mais, les usages ne démontrent pas cette ligne de démarcation vraisemblablement préétablie et inconsciemment partagée. La relative régression du français résulterait de la promotion du kirundi, du kiswahili et de l'anglais. Cependant, l'anglais pâtit encore de la réduction de ses domaines d'emploi. Le kirundi et le kiswahili ne sont donc pas réservés aux secteurs les moins élitistes. Ces langues sont aussi utilisées dans certains domaines normalement réservés aux variétés hautes, et le dynamisme diglossique local et sous régional actuel joue en leur faveur.

Références

BERTHOUD, A.-C. ; BURGER, M. Pratiques langagières et espaces sociaux en tension : Vers une linguistique impliquée. *Champs linguistiques*, n.1. Paris : De Boeck Supérieur, 2014, p. 7-16.

BOYER, H. (éd.). *Langues et contacts de langues dans l'aire méditerranéenne: pratiques, représentations, gestions*. Paris : L'Harmattan, 2004.

CALVET, L.-J. *La guerre des langues et les politiques linguistiques*. Paris: Payot, 1987.

CANUT, C. (dir.). *Imaginaires linguistiques en Afrique, Colloque INALCO, Attitudes, représentations et imaginaires linguistiques en Afrique, quelles notions pour quelles réalités?*. Paris: INALCO-L'Harmattan, 1998.

CAZENAVE-PIARROT, A. *Le kiswahili au Burundi: un front pionnier linguistique*, 2012. [<http://www.geographica.danslamarge.com/le-kiswahili-auburundi-un-front.html>.] Consulté le 24 janv. 2019.

FREY, C. *Au Burundi, le plurilinguisme: entre l'ordre et la contestation*, 1995. [<http://www.unice.fr/ILF-CNRS/ofcaf/10/9.pdf>.] Consulté le 20 févr. 2019.

HABONIMANA, A.; MAZUNYA, M. *Les Langues de scolarisation dans l'enseignement fondamental en Afrique subsaharienne francophone: cas du Burundi. Résumé institutionnel du rapport d'étude-pays (OIF/AUF)*, 2010.

HOUDEBINE, A.-M. *L'imaginaire linguistique*. Paris: L'Harmattan, 1983.

KADLEC, J. *Burundi, pays francophone?* *Études romanes de Brno*, v.31, n.1, p. 185-189, 2010.

KREMnitz, G. *Du bilinguisme au conflit linguistique, cheminement de termes et de concepts*. *Langages*, n.61, p. 63-74, 1981.

LAROQUE, A. *Historiographie et enjeux de mémoires au Burundi*. Thèse de doctorat. Paris : Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2011.

MARTIN, R. *Langage et croyance*. Paris: Margada, 1987.

MEJRI, S. *Normes et contre-normes: fonction identitaire et renouvellement du système*. *Colloque Diversité culturelle et linguistique: quelles normes pour le français ?*. Beyrouth: AUF, 2001. p 69-76.

N'DA, P. *Recherche et méthodologie en sciences sociales et humaines*. Paris: L'Harmattan, 2015.

NDAYIRUKIYE, S. *La commune urbaine de Buyenzi: habitat et logement, les équipements et le développement local*. In: NDAYIRUKIYE, S. (dir.). *La commune de Buyenzi, d'hier à aujourd'hui: regards croisés*. Bujumbura: Ed. CREDSR & Coopération française, 2011.

NDIMURUKUNDO-KURURU, B. *Problématique de la législation linguistique au Burundi*. *Rapport du Colloque 'Diversité culturelle et développement durable. Leçons et perspectives'*. Ouagadougou, Burkina Faso, Tome I, 2004. p 37-41.

NTAHONKIRIYE, M. *Le français comme langue de l'élite au Burundi: un inconvénient plutôt qu'un avantage*, 2012. [<http://www.afelsh.org/wp-content/uploads/2012/04/Ntahnkiriye-Melchior-MEF-Final.pdf>]. Consulté le 7 mai 2019.

RICARD, A. *Le kiswahili, une langue moderne*. Paris: Karthala, 2009.

VERDOOT, A. *Structures ethniques et linguistiques au Burundi 'pays unimodal' typique*. Québec: Centre international de recherche sur le bilinguisme, 1971.

Recebido em 28/03/2019

Aceito em 24/05/2019

Publicado em 28/05/2019